

Un savoir-faire de bergers

Michel Meuret
coordinateur



Un savoir-faire
de bergers

Un savoir-faire de bergers

Ouvrage collectif

Coordinateur : Michel MEURET

Édition : Martine Poillot
Maquette : Éditions Quæ
Montage PAO et couverture : Brigitte Mignotte
Infographie : Dominique Azan et Michel Meuret
Photo de couverture : Michel Meuret

Aux termes du *Code de la propriété intellectuelle*, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du *Code de la propriété intellectuelle*. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC) – 20 rue des Grands-Augustins 75006 Paris – Tél : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Educagri éditions/Éditions Quæ, 2010
ISBN (Éditions Quæ) : 978-2-7592-0861-6
ISBN (Educagri éditions) : 978-2-84444-797-5

Educagri éditions
BP 87999 - 21079 DIJON CEDEX
Tél. 03 80 77 26 32 - Fax 03 80 77 26 34
www.editions.educagri.fr editions@educagri.fr

Éditions Quæ
c/o Inra - RD 10 78026 VERSAILLES CEDEX
Tél. 01 30 83 35 48 - Fax 01 30 83 34 49
www.quae.com

Remerciements

Je tiens à remercier très chaleureusement, non seulement les auteurs, mais aussi toutes celles et ceux m'ayant épaulé avec conviction et talent au cours des trois ans de réalisation de cet ouvrage collectif :

Gérard BALENT – Chercheur Inra Toulouse
Jessica BARDEY – Bergère
Claude BÉRANGER – Inra Paris
Didier BÉTORED – Inra Avignon
Marc BOUILLON – Berger
Mark BRUNSON – Chercheur Utah State University
Olivier CLÉMENT – Chercheur Inra Saint-Pée-sur-Nivelle
Vinciane DESPRET – Chercheur Université de Liège
Hermann DODIER – Association française de pastoralisme
Michel ETIENNE – Chercheur Inra Avignon
Michèle GASCOIN – Éleveuse et maire
Sylvain GOLÉ – Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence
Jocelyn K. HASKELL – Bergère dans l'Utah et le Nebraska
Yolande JANKENS – Bergère
Antoine LE GAL – Berger
Christophe MAITRE – Inra Paris
René MEZUREUX – Inra Mirecourt
Jean PLUVINAGE – Chercheur Inra et Université Lyon 2
Fred PROVENZA – Professeur Utah State University et coordinateur de la version anglo-américaine de l'ouvrage
Michèle QUIBLIER – Cerpam Hautes-Alpes
Camille RAICHON – Inra Versailles
Sophie RASPAUT – Inra Grignon
Jacques RÉMY – Chercheur Inra Ivry-sur-Seine
Jérôme THOLEY – Berger
James WRIGHT – Office national des forêts
Sylvie ZASSER-BEDOYA – Inra Toulouse

Je salue tout spécialement Pierre-Louis OSTY (Inra Toulouse) et Pierre MARTINAND (Cemagref Montpellier) pour leur enthousiasme et leur ténacité. Il en va de même pour les bergères et bergers m'ayant encouragé à « *être aussi patient avec la gestation du manuscrit que nous le sommes avec nos troupeaux* ».

Cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour sans le soutien du département Sciences pour l'action et le développement (SAD) de l'Inra. Pour sa confiance et sa patience, je remercie très sincèrement Jean-Marc MEYNARD, chef de département.

Michel Meuret

Les auteurs

– Isabelle BAUMONT : bergère.

Adresse de contact : Route du Portail, 04700 Entrevennes - baumont_isabelle@yahoo.fr

– Olivier BEL : berger-éleveur et formateur à l'école de bergers du Merle

Adresse de contact : Ferme des Roux, 05400 La Roche des Arnauds

– Olivier BONNEFON : Chambre d'agriculture des Bouches-du-Rhône, Maison des agriculteurs, 22 avenue Henri Pontier, 13626 Aix-en-Provence Cedex 1

– Émilien BONNET : berger-éleveur.

Adresse de contact : Les Cabanes, 84229 Lioux

– Jean-Pierre DEFFONTAINES† : agronome et géographe à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), Unité Versailles-Dijon-Mirecourt, Route de Saint-Cyr, 78026 Versailles Cedex

– Christian DEVERRE : sociologue à l'Inra, UMR 1048 SADAPT, AgroParisTech, 16 rue Claude-Bernard, 75231 Paris – christian.deverre@agroparistech.fr

– Rémi DUREAU : ingénieur pastoraliste au Centre d'études et de réalisations pastorales Alpes Méditerranée (Cerpam), Maison des agriculteurs, 22 avenue Henri Pontier, 13626 Aix-en-Provence Cedex 1

Adresse de contact : Campagne les Craux, 04110 Villemus – campagne-les-craux@orange.fr

– Mathieu ERNY : berger au Conservatoire Rhône-Alpes des espaces naturels, antenne de l'Ain, 1 rue de la Poste, 01360 Béliègneux – mathieu.erny@espaces-naturels.fr

– Patrick FABRE : ingénieur agricole, Maison de la transhumance, Centre d'interprétation des cultures pastorales, Mairie, BP 50001, 13558 Saint-Martin-de-Crau Cedex

– Jean-Michel GASCOIN : éleveur-chevrier, Association Les Caprines.

Adresse de contact : La Combe, 26400 Cobonne

– Pierre GASCOUAT : formateur en école de bergers et vachers, lycée des Métiers de la Montagne, BP 144, 1051 route du Gave d'Aspe, 64404 Oloron-Sainte-Marie pierre.gascouat@educagri.fr

– Jean-Do GUYONNEAU : berger, Domaine du Merle, route d'Arles, 13300 Salon-de-Provence

– Bernard HUBERT : écologue à l'Inra, président d'Agropolis international, avenue Agropolis, 34394 Montpellier cedex 5 ; École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 54 boulevard Raspail, 75006 Paris – bernard.hubert@avignon.inra.fr

– Michelle JALLET : directrice de l'école de bergers du Merle, route d'Arles, 13300 Salon-de-Provence – Michelle.Jallet@supagro.inra.fr

– Pascaline KROPP : bergère.

Adresse de contact : 6 avenue du col de l'Izoard, 05100 Briançon

– Marie LABREVEUX : formatrice en école de bergers et vachers, CFPPA de Die, avenue de la Clairette, 26150 Die

– Étienne LANDAIS : zootechnicien, directeur de SupAgro, 2 place Pierre Viala, 34060 Montpellier Cedex 1 - etienne.landais@supagro.inra.fr

– Danielle LASSALLE : formatrice en école de bergers et vachers, Association pour la formation en milieu rural, 64120 Etcharry

- Elisabeth LÉCRIVAIN : écoéthologue à l’Inra, UR 767 Écodéveloppement, Agroparc, 84914 Avignon, Cedex 9 – lecriv@avignon.inra.fr
- Jean-Pierre LEGEARD : président de l’Association française de pastoralisme et directeur du Centre d’études et de réalisations pastorales Alpes Méditerranée (Cerpam), route de la Durance, 04100 Manosque – cerpam.region@free.fr
- André LEROY : berger.
Adresse de contact : Le Chatelard, 05260 Champoléon
- Pierre MARTINAND : agroéconomiste et zootechnicien au Cemagref, UMR TETIS, Maison de la Télédétection, 500 rue J-F. Breton, 34093 Montpellier Cedex 5
pierre.martinand@teledetection.fr
- Michel MEURET : écologue et zootechnicien à l’Inra, UMR 112 Selmet, Campus de Baillarguet, A01, 34398 Montpellier Cedex 5 – meuret@supagro.inra.fr
- Jean-Lou MEUROT : éleveur-berger.
Adresse de contact : Le Village, 26150 Vachères-en-Quint
- François MILLO : agronome, Société coopérative de l’agneau de Haute-Provence, boulevard Gassendi, 04000 Digne
- Roger MINARD : berger et vice-président de l’association des bergers et vachers des Hautes-Alpes.
Adresse de contact : Le Plan, 04110 Aubenas-les-Alpes – minard.roger@gmail.com
- Francis MULLER : responsable des relations à l’élevage à la Fédération des conservatoires d’espaces naturels (FCEN), Pôle relais-tourbières, Maison de l’environnement de Franche-Comté, 7 rue Voirin, 25000 Besançon – francis.muller@enf-conservatoires.org
- François SALMON : chargé de projets au Conservatoire Rhône-Alpes des espaces naturels, Antenne de l’Ain, Château Messimy, 01800 Charnoz
- Isabelle SAVINI : pastoraliste, Inra, Collège de direction, 147 rue de l’Université, 75338 Paris Cedex 07 – isabelle.savini@paris.inra.fr
- Pascal THINON : géographe à l’Inra, UMR 0951 Innovation, 2 place Pierre Viala, 34060 Montpellier Cedex 1
- Hervé TRIPARD : éleveur-berger.
Adresse de contact : Longo Mai, Le Pigeonnier, 04300 Limans
- Sandrine VERDIER : formatrice en école de bergers et vachers, CFPPA de Lannemezan, 131 rue du Bidalet, 65300 Lannemezan
- Marc VINCENT : zootechnicien et pastoraliste à l’Inra, UR 767 Écodéveloppement, Agroparc, 84914 Avignon, Cedex 9 – vincent@avignon.inra.fr

Sommaire

INTRODUCTION – Pourquoi cet ouvrage et pourquoi maintenant ?	13
PARTIE 1 – Berger en France : un savoir-faire à revaloriser	25
Chapitre 1 : Deux siècles de changements radicaux pour les parcours du Sud de la France	27
1. Les parcours : un « entre-deux »	28
2. Les parcours intégrés aux systèmes de polyculture-élevage	29
3. Les parcours marginalisés par la rationalisation de l'agriculture	30
4. La revalorisation des parcours à fins environnementales et leurs nouveaux usages	34
Conclusion : pour des pratiques de recherche « subjectives »	37
Chapitre 2 : Où en sont les bergers aujourd'hui ?	43
1. Qu'est-ce qu'un berger ?	43
2. Le périlleux recensement des bergers	47
3. Les bergers face aux politiques publiques	50
4. La nécessaire requalification du métier de berger salarié	55
Conclusion	61
PARTIE 2 – Les pratiques de bergers : explorations scientifiques	67
Chapitre 3 : Le gardiennage des brebis sur un territoire d'élevage diversifié : enquêtes pionnières	69
Avant-propos : le pourquoi de ces enquêtes décrit trente ans plus tard	69
1. Les élevages étudiés	71
2. Quartiers et secteurs de pâturage	72
3. Les circuits de pâturage	76
Conclusion	79
Chapitre 4 : Des pratiques d'un berger expérimenté à la construction d'outils d'aide à la gestion d'alpages	81
1. Eléments de méthodologie	82
2. Trois concepts de base	84
3. Le comportement du troupeau : rythmes et biais	87
4. L'organisation des circuits de pâturage et le plan d'utilisation de la montagne	91
5. Perspectives de modélisation	97
Conclusion	98
Chapitre 5 : Les formes d'un troupeau gardé en alpage par un berger : genèse et diversité	101
1. Cadre de l'étude	102
2. Le lexique des formes de base	103
3. Conditions de genèse et de transformation des formes	110

4. Combinaison des formes de base : étude d'un circuit-exemple	117
Conclusion	122
Chapitre 6 : Le gardiennage des brebis sur la steppe ventée de la Crau	125
1. Aperçu des systèmes d'élevage ovin de Crau	127
2. Démarche d'enquête	128
3. La ressource pastorale des coussouls...	128
4. Les pratiques de gardiennage	131
5. Performances zootechniques des troupeaux gardés	138
Conclusion	139
PARTIE 3 – L'étonnant appétit des troupeaux gardés par des bergers	147
Chapitre 7 : Stimuler l'appétit lors des circuits de garde : échange d'expériences entre un berger et un chevrier	149
1. Qui parle ?	149
2. Ce qui s'impose	152
3. Ce qui s'organise	155
4. Construire le circuit et composer le repas	159
Conclusion	165
Chapitre 8 : Modèle MENU : le berger vu comme un chef cuisinier	167
1. La surprise des chercheurs face au comportement de troupeaux en gardiennage	167
2. Démarche et méthodes d'enquêtes	171
3. Deux règles préalables aux yeux des bergers	173
4. Menu : séquencer l'offre pour stimuler l'ingestion	177
5. Menu comme outil d'apprentissage	185
Conclusion	187
PARTIE 4 – Les bergers et la conservation de la nature	193
Chapitre 9 : Le pâturage conduit par des bergers sur les sites des conservatoires d'espaces naturels	195
1. Que sont les conservatoires d'espaces naturels ?	195
2. Les raisons de faire pâturer un site	197
3. Caractéristiques des sites avec berger	202
4. Le cahier des charges de pâturage	206
5. Les bergers	207
6. Travailler avec des bergers : quelles perspectives ?	210
Chapitre 10 : Collaborer en confiance entre berger et gestionnaire de site naturel : le cas du camp militaire de La Valbonne	213
1. Origines des deux protagonistes	213
2. Les attentes respectives et les termes de la collaboration	215
3. Les principales clefs de réussite d'une telle collaboration	218
Conclusion	220
Chapitre 11 : Les pratiques des bergers dans les Alpes bouleversées par le retour de loups protégés	221
1. Le pastoralisme à la croisée des politiques publiques agricoles et environnementales	221
2. Protection des loups ou des autres formes de biodiversité : des politiques publiques contradictoires ?	223

3. Objectif, dispositif et méthodes d'enquêtes	227
4. Face aux loups : trois mesures de protection préconisées par l'État	227
5. Les mesures de protection sont-elles acceptables et efficaces ?	229
Conclusion	240

PARTIE 5 – Les écoles de bergers **247**

Chapitre 12 : La revalorisation du métier par les formations en écoles de bergers **249**

1. Le souhait de revaloriser le métier de berger salarié	249
2. Aperçu des formations longues en écoles de bergers	252
3. Coup de zoom sur deux centres de formation	257
Conclusion	268

Chapitre 13 : La formation berger vacher transhumant en montagne pyrénéenne **273**

1. Les principales phases de construction de la formation	274
2. Bref historique de l'organisation du gardiennage dans les Pyrénées occidentales et centrales	276
3. Une aventure à trois : tuteur, apprenti et formateur	277
4. La rencontre des tuteurs et des apprentis : acquérir l'autonomie en situation de travail	282
5. La construction d'outils de formation pertinents : l'exemple du module « conduite et comportement du troupeau »	285
Conclusion : « former sans rupture »	289

PARTIE 6 – Le métier vu de l'intérieur **295**

Chapitre 14 : Être berger salarié dans les Alpes **297**

1. Comment le métier de berger fait-il intervenir le corps ?	298
2. La dimension affective de la pratique du métier	303
3. La « passion » du berger	308
Conclusion	313

Chapitre 15 : Notre métier de berger en débat **315**

1. Les participants	315
2. Le débat	316

Introduction

Pourquoi cet ouvrage et pourquoi maintenant ?

Michel MEURET

Pour un randonneur qui s'achemine en montagne ou en collines et qui croise à distance un berger et son troupeau occupé à brouter, il peut sembler à première vue que le berger ne fait pas grand-chose et qu'il serait probablement aussi efficace et moins coûteux de le remplacer par des clôtures. Il marche, scrute de temps à autre avec ses jumelles, s'assoit parfois longuement, fouille dans son sac, relace ses chaussures puis, soudain, se relève et fait démarrer à grands cris son chien telle une fusée. Il entretient visiblement une relation assez instable avec le troupeau. Tantôt, les brebis ou les chèvres broutent paisiblement de façon dispersée, certaines quasiment à ses pieds, et toutes semblent l'ignorer. Tantôt, c'est la bousculade, car le berger d'un côté et le chien de l'autre manœuvrent le troupeau comme le feraient par gros temps des marins de leur bateau. L'impression première domine que le berger n'agit que pour contraindre le troupeau. Il l'empêche de trop monter ou descendre, de s'égayer par petits groupes, de dépasser certaines limites. Si l'on en juge par les jurons, ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès, ce qui conforte l'idée qu'une bonne clôture ferait tout aussi bien l'affaire.

Mais dans le cas où le randonneur aura pris la peine de rester, d'observer plus assidûment, il assistera à une scène pour le moins différente, qui l'obligera à revoir ses conclusions. Un appel du berger, suivi d'un silence. Alors, les brebis ou les chèvres, qui l'instant d'avant avaient toutes le nez enfoui dans les herbes ou les broussailles, lèvent la tête puis s'avancent calmement vers lui en une multitude de petites files indiennes. Le berger, son chien devenu muet à ses pieds, prend la direction du prochain secteur de pâturage, ou celui du retour vers la cabane. Il tourne le dos au troupeau, et ce dernier le suit, comme si la confiance mutuelle n'avait jamais été remise en cause. Le randonneur y verra peut-être une scène d'apparence biblique, mais il s'interrogera surtout sur cette relation entre l'homme, le chien et le troupeau, faite d'une alternance de courtes actions autoritaires et de longs moments de laisser-faire, le tout apparemment guidé par la connaissance

réciproque et la confiance mutuelle. Sur le chemin du retour, le randonneur longera toutes sortes de clôtures. L'esprit demeuré auprès du berger, il n'y portera plus aucune attention.

J'ai été ce randonneur, il y a trente ans. Originaire de Bruxelles, sans parenté dans le monde rural, j'étais comme beaucoup amateur de nature et de vastes paysages. Par chance, j'ai pu rencontrer des chevriers et chevrières, puis des bergers et bergères du Sud de la France. J'ai apprécié leurs fromages ou leurs agneaux, mais j'ai surtout vite constaté combien la plupart aimaient raconter les choses, partager leurs journées et leurs expériences, mais ceci à condition qu'on y prenne le temps, qu'on les accompagne, qu'on participe à leurs activités. Devenu ingénieur agronome, puis chercheur plutôt que berger, j'ai été surpris et heureux de voir à quel point, au moment d'évoquer leurs façons de faire, leurs choix de conduite du troupeau, la plupart se plaisaient à mettre en exergue leurs doutes, me décrivaient en détail leurs essais et erreurs, leurs tâtonnements. Ils se tenaient ainsi à grande distance de toute démarche visant à appliquer une recette, et cela y compris après cinquante ans, c'est-à-dire à l'âge où on vous considère dans la profession comme un vieux berger, celui qui sait, celui auprès de qui on apprend le métier. Apprendre signifiait pour eux apprendre à essayer, à ajuster, à se tromper sans se démoraliser, à considérer comme une chance l'absence de normes techniques au sujet de la garde des troupeaux au pâturage. Parfois, au retour à la ferme ou à la cabane, certains me disaient avec un sourire «*être devenu aussi un peu chercheur*». Je ne pouvais qu'en convenir, vu leur curiosité sans cesse renouvelée envers le vivant, que ce soit les animaux ou les plantes, leur enthousiasme et leur ténacité à inventer et tester de nouvelles façons d'agir avec lui.

Il me faut dire ici que les bergers avec qui j'ai partagé des instants de vie étaient en grande majorité issus également de la ville. Ils y avaient tiré enseignement d'un parcours scolaire classique, voire d'un précédent métier, où il ne s'agit d'apprendre que les connaissances certifiées, puis à respecter au plus près des normes préétablies. Ils avaient cherché à s'en détourner, espérant trouver dans le pastoralisme et l'usage des ressources naturelles, non seulement la vie en plein air, mais aussi et surtout un espace d'auto-nomie, d'imagination et de création. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour laquelle cet ouvrage s'intitule *Un savoir-faire de bergers* et non pas *Le manuel du bon berger*. C'est aussi, je crois, pourquoi des bergers ont volontiers accepté d'y contribuer, aux côtés de chercheurs, entre autres.

Une commande venue d'outre-Atlantique

L'idée d'origine de cet ouvrage répond à une commande venue des États-Unis et plus précisément du réseau *BEHAVE* (*Behavioral Education for Human, Animal, Vegetation & Ecosystem Management* – behave. net). Fondé en 2001, ce réseau regroupe des chercheurs, des professionnels de l'élevage et des gestionnaires d'espaces naturels de l'Ouest et du centre des États-Unis ainsi que d'autres pays de langues anglo-saxonnes et hispaniques. Il vise à stimuler le partage des connaissances scientifiques et empiriques (on dit là-bas «*expérientielles*») au sujet des façons de gérer le pâturage des troupeaux domestiques et sauvages, plus habilement avec l'animal et plus respectueusement vis-à-vis de l'environnement. Cherchant à rompre avec l'approche classique des herbivores d'élevage, assimilés à des machines et dont les actes seraient guidés par l'instinct, *BEHAVE*

privilégie les connaissances sur les comportements adaptatifs et les capacités d'apprentissage, ceux des animaux mais aussi des humains qui s'en occupent. Ses travaux sont relayés par de nombreux organismes de conseil technique et d'enseignement, tant publics que privés, avec l'appui financier du *Natural Resource Conservation Service*, agence fédérale chargée de promouvoir une meilleure conservation des ressources naturelles sur les terres privées.

La commande de l'ouvrage m'a été faite par Fred Provenza, l'un des fondateurs et animateurs de *BEHAVE*. Il avait repéré mes rares écrits en anglais sur la conception de circuits de pâturage par des bergers en France. Travaillant lui-même sur les effets d'association d'aliments sur l'appétit des herbivores, il était très intéressé par la technique de bergers consistant à enchaîner dans un certain ordre différentes zones de pâturage afin de stimuler l'appétit. Sa question était : «*Qui sont-ils, et surtout comment ont-ils appris à faire ainsi ?*».

Fred associe une compétence pointue de chercheur en écologie et nutrition animale à une expérience d'éleveur, ce qui est original. Il a débuté sa vie professionnelle comme salarié durant cinq ans d'un petit ranch bovin dans les montagnes du Colorado. Il s'est engagé ensuite dans des études de biologie, puis est devenu gestionnaire du ranch. Reprenant à nouveau ses études, il s'est fait recruter en 1976 comme technicien à l'Université de l'Utah, puis y décrocha un doctorat en Science des parcours. Il est aujourd'hui chercheur de renommée internationale et professeur émérite au département Ressources naturelles de *Utah State University*, un campus situé aux pieds des Montagnes Rocheuses.

Avec son équipe et ses étudiants, Fred a notamment montré que les apprentissages faits par l'animal dès son jeune âge orientent ensuite ses choix alimentaires et l'incitent à consommer des mélanges de plantes aux caractéristiques nutritionnelles complémentaires. Il plaide donc pour que l'on conserve des pâturages composés d'une diversité de plantes comestibles, où l'animal aura le loisir d'exprimer ses compétences de consommateur averti.

De telles connaissances prennent assez radicalement à revers les façons de penser et d'agir, à la fois en science et dans la pratique. Aux États-Unis comme en Europe, il est en effet le plus souvent recommandé d'homogénéiser les pâturages en éliminant toutes les plantes de valeur inconnue ou trop incertaine au profit des espèces référencées comme «bonnes fourragères». Le broyage des arbustes et leur remplacement par des graminées introduites ont ainsi été envisagés sur plusieurs millions d'hectares de la steppe à *Sagebrush* (*Artemisia tridentata* Nutt., une armoise arbustive de l'Ouest nord-américain). Ce faisant, on nie le fait que des herbivores peuvent en réalité tirer un excellent profit des mélanges d'arbustes et d'herbes, et que ceci résulte d'une forme de «culture alimentaire» qui s'acquiert en élevage selon les modes de conduite au pâturage. Bien entendu, reconnaître ainsi la capacité des animaux d'élevage à développer des cultures alimentaires renvoie à la question des savoirs et des cultures techniques humaines, celles des gestionnaires de troupeaux et de pâturages.

En France, nous ne bénéficions pas d'un réseau analogue à *BEHAVE*, avec partage et mise en débat des connaissances de toutes origines, sans que les uns prétendent en imposer aux autres, qu'ils soient chercheurs, éleveurs, techniciens, bergers, forestiers ou gestionnaires d'espaces naturels. Avec son séminaire annuel, l'Association française de pastoralisme tente depuis 2005 de pallier ce manque.

Lorsqu'en 2006 Fred Provenza me demanda de venir témoigner à *BEHAVE* de l'état des connaissances de l'Inra sur les savoir-faire de bergers en France, il me suggéra, afin

de respecter l'esprit du réseau, d'inviter également un berger expérimenté. J'ai d'abord pensé que c'était là une gageure de réussir à trouver un berger disposé à venir témoigner de son métier, dans l'Utah et en anglais. J'avais tort car, via internet, plus de trente bergers se sont déclarés candidats. Yolande, une bergère aux multiples expériences, fut retenue. Nous ne nous étions jamais croisés auparavant et elle n'avait jamais eu écho de mes travaux de recherche. À sa descente d'avion, elle me dit : «*Je lirai tes papiers après mon séjour, pour éviter de mélanger avec mes expériences personnelles*». Fort heureusement, elle ne se considérait donc pas comme le faire-valoir du chercheur. Suite à nos conférences respectives et aux débats qui s'en suivirent, la réalisation d'un ouvrage m'a été suggérée car les participants à *BEHAVE* désiraient en savoir plus. J'ai opté pour un ouvrage collectif, car nous ne souhaitions pas, ni la bergère ni moi, apparaître comme les seuls ayant des témoignages à faire à partir de la France.

Aussitôt contactés, la plupart des auteurs m'ont fait état de leur souhait de ne pas nous limiter à un ouvrage en anglais. Le contenu leur paraissait inédit y compris en France. Une responsable d'école de bergers m'a déclaré : «*On ne va pas proposer à nos stagiaires un livre en anglais!*». C'est pourquoi j'ai réalisé deux versions, celle-ci et une seconde en anglo-américain à paraître bientôt aux États-Unis avec l'aide de Fred Provenza.

Quel intérêt en France aujourd'hui ?

L'ambition de notre ouvrage est de mieux faire connaître et donner sens au savoir-faire de bergers, à l'heure où des politiques publiques cherchant à concilier agriculture et meilleur respect des ressources naturelles réinterrogent les modes de production agricole. Par contraste avec les techniques artificialisées, les pratiques de bergers semblent relever d'un monde à part, archaïque et folklorique. Cette idée est confortée par le fait qu'elles demeurent mystérieuses pour quiconque n'est pas berger, ou n'a pas passé de longs moments avec eux.

Il y a pourtant déjà bien des ouvrages dont le propos consiste, superbes photos à l'appui, à témoigner de la persistance des bergers dans nos campagnes. La plupart sont consacrés à la grande transhumance, une culture vivante qui fait toujours rêver mais qui est aujourd'hui dissimulée par le transport des troupeaux en camions et non plus à pieds et à pattes dans l'espace public. D'autres portent sur le ou les «*derniers bergers*», avec empathie mais surtout avec fatalisme. Des bergers en activité, jeunes et moins jeunes, m'ont dit être offusqués par cette forme de muséification.

Proposer une alternative à un excès de folklorisation ou à la muséification prématurée des bergers et de leurs pratiques a exigé de penser quel biais donner à nos propos, quelle composante de savoir-faire privilégier ?

Les bergers revendiquent un savoir-faire qui peut être décliné grosso modo en trois activités : 1) contribuer à la production et à la reproduction du troupeau, qu'il s'agisse de l'agnelage ou de la confection des fromages dans le cas de troupeaux laitiers; 2) assurer la veille sanitaire et prodiguer les soins urgents, notamment en montagne ou en toute autre période où le berger se retrouve seul avec le troupeau; 3) assurer une bonne alimentation, en étant chargé au jour le jour de la garde du troupeau au pâturage, que ce soit en montagne, en collines ou en plaine.

C'est l'activité de garde du troupeau pour son alimentation qui occupe les bergers le plus de temps dans l'année, mais elle est paradoxalement la plus méconnue pour

quiconque ne s'y est pas consacré. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à la privilégier ici, même si les savoir-faire en matière de surveillance, de veille sanitaire et de soins aux individus mériteraient aussi d'y consacrer un ouvrage entier.

J'avais connaissance des quelques travaux de chercheurs qui, en étroite collaboration avec des bergers, avaient tenté de comprendre puis de modéliser des pratiques de garde, non pas en vue de les standardiser et d'en réduire la complexité, mais afin de les rendre plus intelligibles, donc plus attractives et enseignables, et afin aussi de leur donner sens y compris hors de la profession. Ils avaient montré à quel point la conduite d'un troupeau «à la garde» relève en réalité d'un savoir-faire très technique. Il y a déjà vingt ans, ces travaux avaient suscité un vif intérêt, non seulement chez des pastoralistes et conseillers en élevage, mais aussi chez des gestionnaires de parcs nationaux et parcs naturels régionaux, dont beaucoup manquaient alors d'arguments pour encourager au maintien des bergers pour des raisons techniques et écologiques, et non pas seulement patrimoniales.

Pourquoi tenter de renouveler aujourd'hui l'intérêt vis-à-vis des pratiques de garde des troupeaux par des bergers? Je suggère ici quatre enjeux : viabilité économique de l'élevage; conservation des ressources naturelles; dynamiques foncières; transmission des savoirs et savoir-faire. Chacun relève d'une arène sociopolitique distincte, avec ses porteurs d'enjeux spécifiques et qui, généralement, ignorent les autres. Les bergers et leurs pratiques se retrouvent ainsi à la croisée de différents enjeux sectorisés, un peu comme sur une scène de théâtre où ils seraient partiellement et provisoirement mis en lumière par des projectionnistes non coordonnés. N'étant eux-mêmes pas constitués en syndicat professionnel national, y compris pour ce qui concerne les salariés, ils sont actuellement dans l'incapacité de provoquer un débat sur la mise en concordance de ces enjeux au regard de leur profession. Au niveau international, la *World Initiative for Sustainable Pastoralism* s'y emploie depuis peu sous l'égide de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), mais l'attention porte essentiellement ailleurs qu'en Europe. Au niveau national, c'est le réseau des Maisons du pastoralisme qui s'est attelé à la question, mais avec des moyens qui mériteraient assurément d'être améliorés.

Le premier enjeu relève de la crise économique que traverse l'agriculture française, et plus particulièrement l'élevage ovin viande confronté comme d'autres secteurs agricoles à la mondialisation des échanges commerciaux. Il est porté par les opérateurs des filières d'élevage et de mise en marché des produits animaux, depuis ceux qui contribuent à la définition de la politique agricole jusqu'à ceux en charge du conseil technique aux éleveurs. Le cheptel ovin français, constitué à 80 % d'animaux élevés pour la production de viande, a perdu en vingt-cinq ans plus de la moitié de ses éleveurs : de 197000 en 1979 à 60000 en 2008. En dépit de l'augmentation des effectifs dans les troupeaux, le revenu des moutonniers est moitié moindre du revenu moyen national agricole, toutes productions confondues. Aides agricoles comprises, il atteint souvent à peine le SMIC, et il s'avère alors impossible de poursuivre l'activité si le conjoint ne rapporte pas un second revenu acquis en dehors de la ferme. Les importations de viande ovine, à partir du Royaume-Uni et de Nouvelle-Zélande notamment, représentent plus de la moitié de la consommation en France. Le consommateur n'hésite en effet plus trop, surtout en période de crise, à privilégier en grande surface un gigot d'agneau néo-zélandais vendu seulement 6 à 7 € le kg. Le prix moyen pondéré des agneaux de boucherie abattus en France se retrouve ainsi à peine 2 à 2,5 fois plus élevé que le prix de gros du « poulet PAC standard », celui élevé en batterie et aux aliments industriels. Est-il donc raisonnable de continuer à produire de l'agneau en France? Je pense que oui, mais peut-être pas à

n'importe quel coût. Au-delà des plans d'urgence de soutien à la filière ovine, il devient urgent de s'intéresser d'avantage à des modes de production plus économes et autonomes, c'est-à-dire moins dépendants des fluctuations de prix des céréales, des aliments industriels du bétail, des semences, des phytocides, du gasoil et des engrais de synthèse.

Une des solutions ayant déjà fait ses preuves consiste à utiliser plus systématiquement des ressources fourragères locales, dont celles qu'un berger est susceptible de mobiliser sur pâturages naturels, ou à partir d'une association entre pâturages naturels et cultivés. Car, comme on le verra dans cet ouvrage, un berger peut réussir à tirer un excellent profit alimentaire de friches, coteaux embroussaillés, pelouses naturelles, landes et sous-bois, profit comparable à celui attendu d'un herbage cultivé. Une pratique de berger consiste en effet à intervenir régulièrement au cours des repas du troupeau afin de stimuler l'appétit, surtout lorsqu'il y a des ressources grossières à faire manger. Moins de gasoil, moins d'engrais, et plus de savoir-faire de bergers, c'est une alternative qui, malgré le salaire du berger, peut avoir économiquement bien du sens aujourd'hui.

Le second enjeu qui incite à s'intéresser d'avantage aux pratiques de garde des troupeaux par des bergers est issu d'un tout autre horizon : les politiques environnementales chargées de la conservation des ressources naturelles et de la biodiversité. Il est porté par des collectivités territoriales, des gestionnaires d'espaces protégés, des experts de faune et flore sauvages et de leurs habitats. Témoignages concrets à l'appui, il devient admis en Europe que la biodiversité sauvage dépend pour sa survie de certaines pratiques agricoles et en particulier du pâturage. Les exemples foisonnent où l'interdiction du pâturage au titre de la protection de la nature s'est avérée catastrophique pour le maintien des mosaïques paysagères et de leurs habitats d'espèces : banalisation des couverts végétaux avec dominance de quelques espèces seulement, embroussaillement excessif, érosion des sols mis à nu suite à la répétition des incendies. Toutefois, il apparaît tout aussi clairement que la seule présence de troupeaux ne suffit pas. L'impact environnemental positif dépend des façons de mener les troupeaux au pâturage. Or, un pâturage en milieu naturel ne se gère pas comme sur un pré de ray-grass, du fait de l'hétérogénéité et de la variabilité des végétations, variabilité accentuée par les effets du changement climatique. Faire pâturer requiert alors un savoir-faire spécifique pour l'observation concomitante des dynamiques de végétations et des comportements de troupeaux. Car c'est par l'ajustement du pâturage en cours de saison, au fil des jours et parfois même des heures, qu'un éleveur parvient à tirer un double profit : bonne valorisation alimentaire par le troupeau et contribution rémunérée à la conservation de la biodiversité.

Et lorsqu'il est question de talents d'observateurs, d'anticipation réaliste mais aussi d'ajustements en cours de saisons et de journées, qui donc peuvent mieux satisfaire que des bergers pratiquant la garde ? Bien des bergers, et notamment les plus jeunes, ont de bonnes connaissances naturalistes, qui dépassent souvent les connaissances utiles à leur activité. Mais encore faut-il qu'ils soient reconnus, interpellés, et aussi rémunérés, comme des experts dont le savoir est à valoriser.

Le troisième enjeu, qui invite à son tour à s'intéresser aux pratiques de garde des troupeaux par des bergers, nous renvoie à la question de l'accès au foncier dans l'espace rural. Il est à la fois porté par les opérateurs de la politique des structures agricoles et par ceux en charge de la valorisation du patrimoine foncier. Car qui dit pastoralisme dit mobilité des troupeaux, et qui dit mobilité dit accès à d'assez grands espaces, et notamment aux espaces collectifs. Il est en effet bien beau d'encourager les éleveurs à recourir aux fourrages issus de végétations naturelles (voir ci-dessus), ou de les inciter